

DIMITRI RASSAM, BENJAMIN ELALOUF ET JÉRÔME SEYDOUX PRÉSENTENT

DANIEL
AUTEUIL

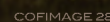
CAMÉLIA
JORDANA



LE BRIO

UN FILM DE
YVAN ATTAL

KYSK PHOTOS EDDY BILIER



DIMITRI RASSAM, BENJAMIN ELALOUF ET JÉRÔME SEYDOUX PRÉSENTENT

DANIEL
AUTEUIL

CAMÉLIA
JORDANA

LE BRIO

UN FILM DE
YVAN ATTAL

DURÉE : 1H35

SORTIE LE 22 NOVEMBRE

DISTRIBUTION
PATHÉ DISTRIBUTION
2, rue Lamennais – 75008 PARIS
Tél. : 01 71 72 30 00



Matériel téléchargeable sur www.pathefilms.com

PRESSE
DOMINIQUE SEGALL COMMUNICATION
Dominique Segall & Mathias Lasserre
8, rue de Marignan – 75008 Paris
Tél. : 01 45 63 73 04
contact@dominiquesegall.com



Synopsis

Neïla Salah a grandi à Créteil et rêve de devenir avocate. Inscrite à la grande université parisienne d'Assas, elle se confronte dès le premier jour à Pierre Mazard, professeur connu pour ses provocations et ses dérapages.

Pour se racheter une conduite, ce dernier accepte de préparer Neïla au prestigieux concours d'éloquence. À la fois cynique et exigeant, Pierre pourrait devenir le mentor dont elle a besoin... Encore faut-il qu'ils parviennent tous les deux à dépasser leurs préjugés.



Entretien avec Yvan Attal

Quel a été le point départ de l'aventure ?

C'est un scénario que l'on m'a proposé, une comédie qui suivait une jeune fille un peu «garçon manqué» dans sa cité : Elle rappe, joue au foot et se retrouve par hasard à la faculté d'Assas pour faire des études de Droit. Il y avait un sujet qui m'intéressait. Non pas le garçon manqué, ni le foot et le rap en banlieue mais justement l'itinéraire d'une jeune femme qui refuse de rentrer dans ces cases pour avancer. Le film devenait pour moi, un peu moins «comédie» et d'ailleurs c'est une direction que je voulais prendre de manière générale en tant que metteur en scène. Les producteurs, Dimitri Rassam et Benjamin Elalouf, ont accepté de me suivre.

De quelle façon avez-vous voulu modifier le script de départ : que vouliez-vous en garder et que souhaitiez-vous y apporter ?

Il y avait dès le départ dans le scénario de Yaël Langman et Victor Saint-Macary, quelques scènes très fortes notamment les scènes de concours d'éloquence. En fait j'ai gardé ce qui me plaisait et

me suis vite débarrassé du reste. Nous avons continué à travailler tous les trois pour restructurer, enrichir l'histoire, se concentrer sur ce qui m'intéressait, mais aussi élaguer, supprimer certains personnages, gommer un côté politiquement correct dont je n'avais pas envie : celui de la beurette qui s'entend avec tout le monde, qui a un petit copain juif, homosexuel, etc... En fait je me suis réapproprié le film. J'avais envie que cette commande devienne un film personnel. Puis, un autre scénariste, avec un œil neuf, Noé Debré, nous a rejoint pour remuscler certains moments. J'ai eu énormément de plaisir à travailler en groupe. Beaucoup moins angoissant que de travailler seul.

Vous parlez du ton de comédie du scénario d'origine, comment aujourd'hui qualifieriez-vous LE BRIO ?

C'est une «dramedy» comme disent les Américains ! Je trouve que c'est un film dans lequel on rit, principalement grâce aux dialogues mais qui nous touche et qui nous questionne... Sur le fond, je n'arrive pas à faire un film dans lequel il n'y pas de comédie,

ça m'étouffe ! Peut-être qu'un jour je réaliserai un vrai drame pour que l'on me prenne au sérieux ! Plus sérieusement, justement, je dirais que LE BRIO est un film à la fois politique, social mais aussi léger, drôle avec de l'émotion autour d'un personnage, une Française d'origine algérienne, victime de la manière dont on enferme aujourd'hui les gens dans des catégories ou des a priori, mais victime également d'elle-même et de son entourage... En fait, je suis très proche de cette histoire : c'est un peu mon trajet en quelque sorte. Quand Camélia Jordana dit «Je suis Neïla Salah, née à Créteil, fille de...» Ça me renvoie à ma propre jeunesse, à la cité de Créteil où j'ai grandi, et au fait que le théâtre m'a donné la chance de m'ouvrir au monde, par le travail et la connaissance des textes. Il y a dans tout cela l'idée que nous devons faire l'effort de comprendre, et de faire le chemin vers le pays dans lequel nous vivons, de profiter de son héritage culturel et historique. Surtout le nôtre ! Grâce à nos auteurs, nos philosophes, nous comprenons que nous devons penser par nous-mêmes, nous obligeant à nous questionner.

Ce sont des sujets de fond majeurs : notre bagage d'origine, la manière dont on se donne la chance de le faire fructifier en acceptant que d'autres l'enrichissent. Il y a plusieurs phrases fortes dans le film, notamment celle où Neïla dit à Mounir, son futur petit ami : «Ton rêve, c'était footballeur à 12 ans, rappeur à 14 et aujourd'hui c'est d'être chauffeur Uber...»

C'est un des clichés forts sur la banlieue, cliché entretenu par certains jeunes de ces quartiers : l'idée que la seule manière de s'en sortir, hier c'était le sport ou la musique et aujourd'hui, d'être chauffeur VTC ! C'est encore plus surnois parce qu'au moins dans le foot et le rap, il y a un minimum de travail à fournir, de talent, de choses à prouver. La méritocratie, là où Uber annihile tout... Mais au moment où Neïla prononce cette phrase, Mounir de son côté lui reproche aussi sa naïveté à vouloir faire des études en croyant trouver du travail malgré le nom qu'elle porte... Je pense que les jeunes des banlieues sont aujourd'hui dans ce dilemme.

Votre manière de mettre en scène la banlieue est assez originale, loin des lieux communs qui y sont généralement attachés dans le cinéma français...

Je n'avais pas envie en effet de montrer la difficulté de vivre dans ces cités car tout le monde les connaît et nous l'avons-nous-même ressentie en tournant sur place. Je voulais rester à distance de cela et montrer l'environnement du personnage de Neïla. Elle prend le métro pour aller à la fac, c'est son quartier, sa tour, sa mère, sa grand-mère, ses potes mais le vrai sujet du film est ailleurs.

Parlons de votre mise en scène, liée au sujet que vous devez filmer : l'université, les cours en amphithéâtre, de longues séquences de texte. Or, à aucun moment on ne s'ennuie ! Était-ce une inquiétude pour vous ?

Absolument, c'était mon principal souci de réalisateur ! Comment filmer de longs monologues, les concours d'éloquence, les duels verbaux entre Camélia Jordana et Daniel Auteuil ? Il fallait que le



spectateur écoute vraiment les dialogues sans s'y perdre. Je devais donc mettre en scène tout cela simplement mais pas de manière paresseuse et en variant les axes et les valeurs des champs contre champs. Je me suis appliqué à montrer les réactions des autres élèves, les couloirs, les bâtiments et puis je me suis « autorisé » quelques mouvements de caméra plus amples, plus fluides mais sans jamais vouloir en faire trop. Dans un film, j'aime quand on ne remarque pas la mise en scène, quand elle est au service de l'histoire qu'elle raconte. J'ai de toute façon toujours été confronté à ce genre de souci car j'ai toujours fait des films bavards ! Tout est également lié aux décors dans lesquels vous travaillez : pour moi, filmer dans un appartement ou un restaurant devient un peu fastidieux alors qu'un amphithéâtre c'est formidable, très graphique... J'avais 700 figurants, des axes, des amorces. Je me suis aussi autorisé, un plan séquence qui démarre dans le dos de Daniel et qui remonte les travées pendant qu'il lit Baudelaire... En fait je voulais varier la façon de filmer ces longues scènes de dialogue, mais ne jamais laisser la caméra prendre le dessus.

L'Université d'Assas dans le film, c'est un univers que vous connaissiez ?

Non, pas du tout, n'ayant jamais été étudiant... Ce qui m'a le plus frappé, c'est lorsque je suis allé assister à la rentrée des étudiants d'Assas : il n'y avait pas un bruit dans l'amphi, si ce n'est la voix du prof et le cliquetis des doigts des étudiants sur leurs claviers d'ordinateurs ! J'ai trouvé l'ambiance incroyable, un peu comme dans un concert de rock : on vient là écouter un type avec un micro, face à des centaines de jeunes ! Il fait son show et le public réagit... D'où l'idée justement de ce plan séquence. Je me suis permis l'installation technique qu'ont les réalisateurs des concerts de Rock.

Dans LE BRIO, Neïla, jeune femme de banlieue, va se confronter à Pierre Mazard, prof de Droit cassant, provocateur, sûr de son savoir. Avez-vous connu ce genre de rapport avec vos profs d'art dramatique ?

Oui, avec une variante de taille : dans le film, si Mazard accepte de préparer Neïla au concours



d'éloquence, c'est pour échapper à une menace de sanction administrative... Mais en effet, en arrivant au Cours Florent, j'ai eu affaire à un professeur qui s'est obstiné à me faire ingurgiter Molière, Marivaux, Musset ou Claudel ! Ça lui a pris du temps car moi, à l'époque, je voulais faire SCARFACE ou TAXI DRIVER... Mais le déclic a fini par se faire car à un moment, la force ou la poésie de ce que vous lisez s'impose à vous. Je ne venais pas d'une famille, d'une éducation où la lecture était une habitude et à l'école j'avais dû louper le coche. C'est ce professeur qui m'a fait réévaluer l'importance de la lecture. Il m'a rééduqué, (comme d'autres élèves), par l'échange, mais aussi par la provocation, parfois même l'humiliation. Comme Mazard le fait avec Neïla. Mais pour revenir aux décors je me souviens de mon propre père qui en allant retirer mon dossier d'inscription au Conservatoire, (je m'étais blessé au genou et je ne pouvais pas y aller), m'a dit en revenant, avoir été touché par la majesté du lieu, les bustes de Molière ou Marivaux, qu'il n'avait pas reconnu mais qui l'avaient impressionné... C'est à ce moment qu'il a compris que ce que je voulais faire était sérieux ! Je trouve qu'il y a

cette idée dans LE BRIO : la grandeur du patrimoine d'une Culture Française qui traverse le temps, que ces grands auteurs ont posé des questions et tenté d'y répondre, chacun contredisant l'autre. Nous parlions de la mise en scène du film : on y voit aussi le Panthéon, des drapeaux français, notre patrimoine... C'était dès le départ une envie qui est rentrée très vite dans le cahier des charges !

Et en même temps, ce professeur par lequel Neïla va être initiée, Pierre Mazard, est un personnage très ambivalent : cynique, provocateur, méchant, imbu de lui-même...

Je me suis posé beaucoup de questions à son propos, me demandant d'où venait ce goût, cette envie irrépressible de provocation. Mazard est-il vraiment raciste au fond ? Je pense que non, c'est surtout un type seul, qui a sans doute connu de graves problèmes personnels, qui a besoin de s'en prendre à quelqu'un... C'est Neïla à la fac, mais c'est aussi cette bourgeoise qu'il voit ramasser les crottes de son chien alors qu'il se promène tard le soir...

Mais Mazard est surtout un homme qui questionne. Alors oui, il y a des moments dans ses réflexions où ça dérape, où la pensée va trop loin, mais c'est quelqu'un qui veut faire bouger les lignes et ça passe en effet par la provocation. Nous avons forcé un peu le trait par la comédie dans le rapport Neïla-Mazard, pour aborder le sujet de fond en restant drôle sur la forme. Il fallait les éloigner, l'un de l'autre, pour mieux les rapprocher à un moment de l'intrigue... Nous ne racontons pas vraiment d'où vient Pierre Mazard. On ne sait pas grand-chose de sa vie personnelle dans le film, si ce n'est la scène où Neïla rencontre fugacement sa mère en province... Il y avait plus de choses dans la première version du scénario, une ex-femme, un enfant qu'il ne voyait pas souvent, d'où le fait qu'il puisse s'attacher à une autre jeune femme etc... Mais ça ne m'intéressait pas car ces éléments étaient uniquement là pour justifier ce qu'il était. Je trouve que ce que l'on montre est amplement suffisant pour le cerner, ou pour le rendre plus énigmatique, comme vous voulez. Justement le fait de ne pas trop en savoir nous fait poser des questions. Et puis Mazard le dit d'ailleurs à Neïla à un moment : «Quand on parle trop bien, on ne sait plus comment dire les choses simplement...» C'est Camélia qui va réussir à l'emmener vers autre chose, grâce ou à cause de ce qu'elle est : joyeuse, lumineuse, vivante, intelligente...

Venons-en justement à vos acteurs et à ce duo qui fonctionne d'emblée. Comment avez-vous choisi Camélia Jordana pour le rôle de Neïla ?

Quand elle est arrivée aux essais, je ne la connaissais pas du tout ! Je savais qu'elle avait chanté lors de la cérémonie d'hommage aux attentats du Bataclan avec Nolwenn Leroy et Yael Naim : une musulmane, une catholique et une juive ensemble, réunies aux Invalides devant la Nation... Camélia dégage d'emblée cette humanité. Je me souvenais aussi de cette photo de couverture pour l'Obs où on la voyait en Marianne et pour moi, ça racontait déjà qu'elle partageait des choses avec l'esprit de son personnage. Je pense qu'elle incarne ces jeunes français qui ont envie d'une France tolérante, ouverte mais lucide. Le sujet du BRIO avait un réel écho en elle... Et puis franchement au casting, quand elle est arrivée : on aurait dit



Madonna ! Camélia a un charisme hallucinant... Nous avons eu une véritable relation de confiance, d'amitié et de proximité durant le tournage. Nous avons les mêmes origines : l'Algérie. Notre culture est commune : les odeurs de la cuisine de ma famille sont identiques à celles de la sienne. D'ailleurs, sa maman me faisait régulièrement passer des Tupperware avec les plats orientaux que j'adore ! Ensuite, dans le travail, je dirais que c'est une jeune actrice qui est curieuse et volontaire pour approfondir les choses, encouragée en cela par Daniel...

Daniel Auteuil justement, impressionnant dans le rôle de Pierre Mazard : dense, juste...

J'ai adoré travailler avec lui. C'est presque l'acteur que j'attendais en ce sens où il a arrêté de se prendre

au sérieux tout en travaillant sérieusement. Daniel jouait au théâtre le soir mais le matin, il arrivait sur le plateau concentré et disponible. Il se donnait à fond, il continuait de bosser consciencieusement, il avait le trac, il s'amusait, il était drôle. Et puis c'est quelqu'un d'humble : quand il est perdu dans une scène, c'est le premier à vous demander de recommencer. Bref, j'ai vu un acteur vivant, un comédien qui sait faire la part des choses. Je l'ai également trouvé courageux car son personnage n'est pas facile à incarner, ni dans son attitude, ni dans les mots qu'il prononce. Daniel n'a pas eu peur, sans jamais en faire trop, tout en me proposant des vraies variantes de jeu qui ont été essentielles au montage. Ça ne m'était jamais arrivé de me sentir aussi proche d'un de mes acteurs. Une actrice oui, mais pas un acteur ! Nous n'avons pas du tout la même histoire mais nous partageons je

crois beaucoup de points communs... En fait, ne pas jouer pour la première fois dans un film que je réalise m'a permis de tomber amoureux de mes acteurs ! Être à la fois comédien et metteur en scène fausse le rapport : je joue tout en les regardant et du coup, eux ne se sentent pas totalement en confiance face à ce partenaire-metteur en scène... Là, je leur étais totalement dévoué.

Vous évoquez à l'instant le fait que vous n'êtes pas à l'affiche du BRIO : c'était clair dès le départ, sans regrets ?

Oui, totalement. Là aussi, j'attendais ce moment depuis un bout de temps : faire un film sans avoir envie de me caster ! Là, je savais d'emblée que je ne pouvais pas être ce prof de Droit, d'abord de par mes origines, ce qui aurait teinté la relation avec Neïla d'une autre manière... À un moment, les scénaristes m'ont proposé de jouer le directeur d'Assas, (formidablement interprété par Nicolas Vaude), mais ce n'était pas mon registre ni mon univers : Il n'y avait tout simplement pas de rôle pour moi dans ce film, on ne peut pas tout jouer !

Un an et demi seulement sépare vos deux derniers films de réalisateur : avez-vous l'intention de garder ce rythme ?

J'adorerais ça ! Malheureusement, on ne reçoit pas de scripts de cette qualité très souvent. Celui-ci m'a été proposé alors que j'étais au montage de ILS SONT PARTOUT, ce qui m'a permis de le réécrire pendant que je travaillais encore au montage. Quand il faut repartir de zéro comme aujourd'hui, ça demande plus de temps et ça vous fait perdre ce dont vous vous libérez en tournant. Le fait d'enchaîner rapidement deux films désacralise les choses, réduit le temps d'adaptation sur un plateau, l'importance du moment du premier plan... Il y a des mécanismes qu'il faut remettre en route quand vous n'avez pas tourné, (ou joué d'ailleurs), depuis deux ans. Mais même si on a l'impression d'être plus libre, ça reste sûrement une impression car ça n'enlève rien à l'angoisse de devoir faire un film !



Entretien avec Daniel Auteuil

LE BRIO marque votre 1^{ère} collaboration avec Yvan Attal, vous n'avez jamais joué avec lui et n'aviez jamais été dirigé par lui. Quelle idée vous faisiez-vous de lui et cette idée a-t-elle été confortée par ce film ?

Pour vous répondre, je vous dirais que, généralement, on ressemble à ce que l'on fait et je trouve que les films d'Yvan lui ressemblent vraiment. Je me suis laissé surprendre par ce qu'il est, par son enthousiasme, sa fougue, sa jeunesse, sa générosité, ses contradictions même... J'ai retrouvé dans son travail tout ce que je supposais de lui. Nous nous connaissions très peu : c'est Claude Berri qui nous avait présenté au moment du tournage de L'UN RESTE, L'AUTRE PART et depuis, nous nous étions simplement croisés... Mais depuis quelques années, il faisait partie de ceux avec lesquels j'avais un jour envie de travailler, soit comme partenaire acteur, soit comme metteur en scène.

Et maintenant que vous avez justement tourné pour lui, de quelle manière parleriez-vous du réalisateur Yvan Attal ?

Ce qui est important, c'est qu'Yvan avait un point de vue très défini sur ce qu'il souhaitait faire. Moi, en tant qu'acteur, je viens toujours sur un plateau de manière assez neutre, très ouvert. Concernant mon personnage, j'avais en tête l'idée d'un homme en colère et Yvan voulait que cette colère soit extériorisée. À partir du moment où le rôle était très axé sur la parole, il fallait aussi styliser les choses pour ne pas être ennuyeux à l'écran ! Nous en avons discuté, j'ai bien compris où il voulait aller et tout s'est très bien passé... Vous savez, tourner avec un réalisateur qui est également comédien, c'est toujours agréable parce qu'il connaît les mécanismes, ce qu'il peut demander à un acteur et de quelle manière le demander.

Quelle a été votre première impression, à la lecture du scénario, en découvrant l'histoire et votre personnage Pierre Mazard ?

J'ai immédiatement pensé à une sorte de « Pygmalion » contemporain. Au fond, je crois que la pièce de George Bernard Shaw participe du même cynisme ! Mais l'avantage du BRIO était aussi de réussir à parler de notre époque, grâce à des personnages et des situations crédibles, identifiés. J'y ai de suite vu un très riche et très beau matériau, la possibilité de faire un film intelligent qui parle de ce que nous sommes aujourd'hui...

Pierre Mazard, prof de Droit sincèrement amoureux de la langue et de la culture française, est aussi de prime abord un homme rude, aux méthodes provocantes notamment avec le personnage de Neïla joué par Camélia Jordana. Malgré ses excès, le comprenez-vous et avez-vous été touché par lui ?

Oui bien entendu, sinon je n'aurais pas pu le jouer. La dureté est un trait de son caractère qui fait que Mazard ne peut pas faire autrement que de passer par une forme de rudesse effectivement. Mais, au final, il transmet quelque chose... Je crois que nous avons tous un jour ou l'autre rencontré des « passeurs » qui n'avaient certes pas la manière mais qui étaient efficaces...

À travers la rencontre entre une jeune femme des cités et une sorte de notable parisien, LE BRIO parle aussi des chances que l'on se donne pour réussir, de l'importance de l'éducation, de la culture, des notions d'échec et de réussite, du sentiment d'être ou pas à sa place dans notre société moderne...

Oui mais l'histoire le fait à travers les apparences : le notable dont vous parlez ne l'est que par le regard des autres, alors qu'il est peut-être au fond plus moderne ou plus jeune que pas mal de ses élèves ! C'est avant tout un film sur les préjugés et j'aime qu'au final, l'intelligence triomphe. Neïla s'impose au-delà des préjugés de Mazard, qui est tout de même un pénible ! Mais un pénible qui donne... Alors d'accord, il n'est pas politiquement correct, c'est un provocateur mais ça fait du bien aussi aujourd'hui de pouvoir montrer ça dans un film...

On comprend dans le film que c'est un homme au parcours personnel sans doute difficile mais Yvan Attal et les scénaristes ne s'étendent pas sur ce sujet. Avez-vous eu besoin de vous raconter son histoire ?

Oui mais sans m'y attarder. Et comme de toute façon, cette histoire-là n'est pas montrée, vous me permettez de la garder secrète !



Pierre Mazard évolue dans le monde universitaire, au cœur des amphithéâtres de l'Université de Droit d'Assas. Visuellement, ce sont des lieux impressionnants à l'écran. Est-ce un monde que vous connaissiez ?

Pas du tout, sauf en occupant une fac en mai 68 à Avignon ! J'étais déjà à l'époque sur le marché du travail et je ne suis donc jamais passé par l'université. Cela dit, les parcours universitaires, l'idée du savoir m'a toujours fasciné : penser qu'un homme ou une femme enseignant peuvent vous apprendre des choses qui vont vous construire intellectuellement... De mon côté, j'ai fait avec mes armes dans mon parcours, en autodidacte, et je continue d'ailleurs aujourd'hui encore à apprendre. Mais j'avoue que me retrouver au milieu de cet immense amphithéâtre du film, c'était un peu comme d'être dans une cathédrale : l'intelligence, le savoir ou la culture sont des choses sacrées...

J'aimerais que vous nous parliez de Camélia Jordana, votre partenaire dans le film, avec qui vous formez un tandem formidable, émouvant, qui fonctionne dès le début...

Je l'avais déjà vue et entendue chanter dans des émissions de télévision et j'aimais beaucoup sa voix mais je ne la connaissais pas du tout personnellement. Dans la préparation du film et sur le plateau, j'ai

rencontré une jeune comédienne qui avait d'emblée compris l'importance de son rôle. Camélia était consciente de l'enjeu et je la trouve formidable dans le film... Nous avions une partition très précise car LE BRIO est aussi un film sur le verbe. L'émotion que vous évoquez nous a forcément échappée à un moment et tant mieux.

Votre interprétation de Mazard est solide, dense : avez-vous le sentiment d'avoir croisé un personnage à part, important, à ce stade de votre parcours de comédien ?

Un acteur évolue aussi en fonction de ce qu'il est et il apporte cela à ses personnages. Au fil du temps, vous jouez avec le poids que les années vous donnent... Je dirais que je bénéficie aujourd'hui de la chance d'une carrière faite de rencontres avec d'immenses metteurs en scène et d'excellents partenaires. Une vie de travail en quelque sorte... Le rôle de Mazard n'est pas évident, (et c'est ce qui le rend amusant à faire), mais l'histoire dans laquelle il évolue elle est évidente : le besoin, la nécessité de transmettre. Je retrouve d'ailleurs ce sentiment en ce moment en tant que metteur en scène. C'est une envie qui m'est venue avec le temps, tout comme celle de participer également aux films que je réalise. Partager mon prochain film avec Gérard Depardieu, Sandrine Kiberlain ou Adriana Ugarte est un plaisir immense...



Entretien avec Camélia Jordana

On vous connaît en tant que musicienne et chanteuse mais depuis quelques années, vous apparaissez régulièrement au cinéma. D'où vous vient cette envie de jouer la comédie ?

Là où j'ai grandi, le milieu artistique n'était autre qu'amateur. Le fait d'être une artiste et la vie que je mène aujourd'hui avec mes copains artistes n'était pas un avenir accessible pour moi. Et puis la musique est devenue mon métier... J'ai rapidement dit à mon manager de l'époque que si les rêves se réalisaient, j'en avais un autre : être comédienne ! J'ai donc rencontré mon agent à ce moment-là et j'ai commencé à passer des castings...

Quelles sont les actrices où les films qui vous faisaient rêver étant jeune ?

Nicole Kidman, Kate Winslet, Victoria Abril et les films de Pedro Almodóvar avec lesquels j'ai un peu grandi. Je me souviens également qu'au lycée, DEAD MAN de Jim Jarmusch m'avait vraiment bouleversée, comme une sorte de révélation... C'est à ce moment précis que j'ai compris que grâce au cinéma, on avait accès à une véritable liberté, tant au niveau du format que celui du propos, ce que je n'avais pas du tout identifié jusque-là.

Le rôle de Neïla dans LE BRIO est sans doute une étape importante dans votre début de carrière sur grand écran. Mais jusqu'ici, vos choix d'actrice ont été assez exigeants et intéressants, que l'on parle de CHERCHEZ LA FEMME, NOUS TROIS OU RIEN ou BIRD PEOPLE...

J'ai la chance d'être leader d'un projet musical et je crois que les projets cinématographiques sur lesquels je m'engage ont un sens avec ce que j'ai envie de raconter en musique. Ce qui me guide au cinéma, c'est avant tout un scénario, puis un réalisateur et un casting. Pour moi, un film doit évoquer une cause que je souhaite défendre, avec laquelle je me sens proche...



J'imagine donc que le personnage de Neïla entrait dans cette catégorie...

Oui bien sûr. C'est un personnage qui m'a beaucoup touchée à la lecture. Neïla est une jeune fille qui a compris que la langue était une arme et qu'en apprenant à s'en servir, elle pourrait se défendre et défendre ceux qui en ont besoin. Parler de cette intelligence-là me plaisait vraiment... J'aimais aussi l'idée d'une rencontre entre deux générations, celle de Neïla et celle de Pierre Mazard, qui se confrontent tout en ayant grandi dans le même pays et partagent une culture commune sans s'être jamais croisés. Leur rencontre n'est due qu'au retard de Neïla à son premier cours avec Mazard et elle est plutôt explosive ! Mais la vie va faire que chacun aura besoin de l'autre pour avancer vers son but... Je trouve très intéressant que le film creuse l'idée du « vivre ensemble » mais sans jamais être démonstratif, sans rien surligner. Ce n'est à aucun moment une corde ou une ficelle sur laquelle on tire durant l'histoire. J'ajoute que j'aimais énormément le fait qu'Yvan choisisse de terminer le film par cette réplique : « Mademoiselle Neïla Salah, vous avez la parole... » J'ai le sentiment que chez les gens de mon âge, il y a le poids d'une image véhiculée autour de la désillusion, celle d'une génération presque amorphe, fantomatique, rivée à son téléphone portable comme un prolongement d'elle-même, et cette même jeunesse qui sous un autre angle n'a pas forcément accès à toutes ces

choses dont on lui parle depuis toujours et qui a décidé de se donner les moyens d'y parvenir... Ce qui est amusant c'est que cette volonté passe aussi par l'utilisation des technologies nouvelles, la fluidité, l'instantanéité permanente, la possibilité de réaliser ses désirs en se disant : « Je ne suis pas la génération de mes parents, je peux obtenir ce que je désire. » Il y a également dans le film un thème important qui est celui de la transmission : celle du savoir, de la culture, de la langue française et des beaux textes... Et cette transmission s'impose à Neïla et Mazard, malgré leurs différences parce qu'ils vont avoir besoin l'un de l'autre...

Comment avez-vous perçu le personnage de Pierre Mazard justement ? Est-il un provocateur, réac, un facho, un homme simplement malheureux ?

Je dirais qu'il est surtout provocateur parce que malheureux. Daniel parvient à en faire à l'image quelqu'un qui peut parvenir à toucher le spectateur parce qu'il exprime sa solitude, sa douleur... Je ne crois pas que Mazard soit un raciste inculte, qui a peur de l'autre parce qu'il ne le connaît pas : c'est un grand avocat parisien, il ne vit pas replié sur lui-même, malgré le fait qu'il soit très seul. Sa provocation est un angle confortable, sur lequel il s'appuie années après années durant ses cours en trouvant une nouvelle tête de turc dans l'amphi. D'ailleurs, le chemin qu'il

fait vers Neïla et celui qu'elle fait en sa direction ne le changera pas : il restera un provocateur...

C'est donc Daniel Auteuil qui incarne Pierre Mazard : parlez-nous de votre rencontre avec lui durant le film... Avez-vous eu besoin de dépasser le fait de vous retrouver face à l'un des grands comédiens du cinéma français ?

J'étais en effet assez émue à l'idée de le rencontrer et de devoir jouer avec ce monsieur qui est un immense acteur, d'autant que je le vois dans des films depuis que je suis toute petite et que ma famille l'apprécie beaucoup... En fait, tout s'est passé extrêmement simplement ! Daniel a fait une énorme vanne à Yvan juste après m'avoir dit bonjour, nous avons explosé de rire et ça m'a de fait tranquillisée. Dans le travail, Daniel n'est pas quelqu'un qui laisse transparaître ses émotions, il est très pudique. Mais d'un signe, d'une expression discrète et délicate, il marque son attention et sa bienveillance. C'était donc un grand plaisir et un grand honneur de pouvoir travailler en sa compagnie.

L'architecte de cette rencontre c'est Yvan Attal. Comment avez-vous perçu le réalisateur mais aussi l'homme qu'il est ?

J'avais déjà énormément d'admiration pour l'acteur et le metteur en scène. Nous nous sommes rencontrés durant les derniers essais et en peu de temps, nous avons ressenti quelque chose de très familier, presque fraternel entre nous... Cela passait par le ton, l'humour : c'était fluide, comme avec ces gens que l'on vient de découvrir et qui nous semblent déjà être de vieux copains ! Cela s'est confirmé sur le plateau où, pour me diriger, il n'avait pas besoin de me faire de longs discours mais simplement de me parler, parfois même à demi-mot... Avec Yvan, nous avons chacun une double culture commune et cela nous a rapproché. Dans *La Promesse de l'Aube*, Romain Gary parle des « gestes russes » de sa mère. Je pense qu'entre Yvan et moi, il y a des gestes sémites. Ce n'est pas qu'une affaire d'éducation mais aussi une façon d'être et nous nous sommes reconnus à travers elle...

Liste Artistique

Neïla

Le Professeur / Pierre Mazard

Mounir

La Mère

Le Président

Benjamin

Camélia JORDANA

Daniel AUTEUIL

Yasin HOUICHA

Nozha KHOUADRA

Nicolas VAUDE

Jean-Baptiste LAFARGE

Liste Technique

Réalisateur	Yvan ATTAL
Scénario, adaptation et dialogues	Victor SAINT-MACARY, Yaël LANGMANN, Noé DEBRE et Yvan ATTAL
En collaboration avec	Bryan MARCIANO
D'après une idée originale de	Victor SAINT-MACARY
Directeur de la photographie	Rémy CHEVRIN (A.F.C.)
Montage	Célia LAFITEDUPONT
Musique Originale	Michael BROOK
Son	Pierre ANDRÉ, Thomas DESJONQUÈRES, Jean-Paul HURIER
1 ^{ère} Assistante mise en scène	Dominique DELANY
Casting	Gigi AKOKA
Décors	Michèle ABBE
Costumes	Carine SARFATI
Scripte	Marie GENNESSEUX
Régie	Charles ZEMER
Directeur de production	Patrice ARRAT
Produit par	Dimitri RASSAM et Benjamin ELALOUF
Une coproduction	CHAPTER 2, MOONSHAKER II, PATHÉ PRODUCTION, FRANCE 2 CINÉMA, CN6 PRODUCTIONS
En coproduction avec	NEXUS FACTORY, UMEDIA
En association avec	COFIMAGE 28, UFUND
Avec la participation de	CANAL +, CINÉ +, FRANCE TÉLÉVISIONS
Distribution	PATHÉ